3 1761 04385 0734

LF
S6777v

Sobry, Jean François

Valdemar.

VALDEMAR,

TRAGÉDIE.

Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

http://www.archive.org/details/valdemartragdi00sobr

SG777v

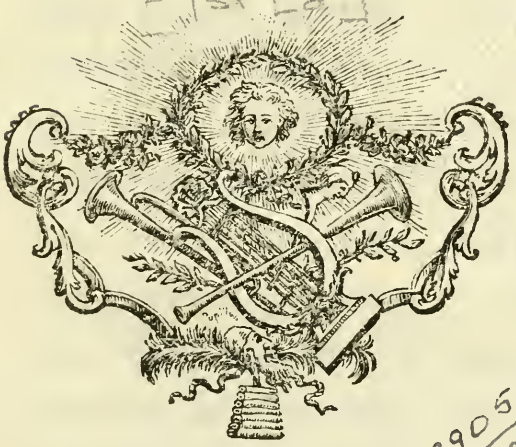
VALDEMAR,

TRAGÉDIE.

Soubry

Par M. SOUBRY.

[1st Ed.]



390510
22.3.41

A LYON,
Chez LES FRERES PERISSE, Libraires, rue Merciere.

Et se trouve A PARIS,
Chez la VEUVE DUCHESNE, Libraire, rue St. Jacques, au Temple du Goût.

M. DCC. LXVIII.
AVEC APPROBATION ET PERMISSION.

LE ſujet de cette piece de Théâtre, eſt tiré de l'Hiſtoire de Suéde vers le commencement du troiſieme Siecle, tems où toutes les Nations étaient plongées dans la barbarie. Celles du Nord encore plus féroces que les autres, n'avaient preſque aucune communication avec le reſte de l'Europe.

Quelques perſonnes ont cru voir dans un des Tableaux que préſente le cinquieme Acte, de la reſſemblance avec celui d'une Tragédie qu'on applaudit tous les jours ſur nos Théâtres. Je penſe qu'en l'examinant de plus près, on ſera détrompé ſur cette prétendue conformité.

On pourra me faire une imputation plus juſte, & je ne chercherai pas à m'en défendre. J'ai laiſſé ſubſiſter deux vers qui ne m'apartiennent point ; je n'ai jamais eu le courage de les changer, je n'ai pas même cru devoir le faire ; j'avais les mêmes choſes à dire, & il m'était impoſſible de les dire mieux.

Je ne puis cependant m'empêcher, (& cette préſomption eſt peut-être excuſable dans un jeune homme qui court pour la premiere fois les riſques de l'impreſſion) ; je ne puis m'empêcher d'avoir une haute idée du cinquieme Acte de Valdemar. Je ſais que la cataſtrophe d'une Tragédie, pour être

parfaite, doit ſortir du fond du ſujet & des caracteres, être magnifique, terrible, vraiſemblable, préparée & cependant imprévue. J'ai cru que celle-ci rempliſſait toutes ces conditions. C'eſt au Public à me juger.

ACTEURS.

VALDEMAR, élu Roi de Suéde.
CRISTINE, veuve d'Eric, Roi de Suéde.
ADOLPHE, fils de Criſtine & d'Eric.
SOPHIE, élevée par Criſtine.
ALDAN, Chancelier.
PETERSON, ancien Chancelier.
ARVIDE, FRÉDAGE, } Officiers du Palais.

La Scene eſt à Stokolm, dans le Palais des Rois de Suéde.

VALDEMAR,

VALDEMAR,

TRAGÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

CRISTINE. GARDES.

CRISTINE.

GArdes dont mon malheur a diſſipé le nombre,
Seuls reſtes d'un pouvoir dont je n'ai plus que l'ombre,
Rangez-vous près d'Adolphe & ſervez à la fois
Sa mere qu'on opprime & le ſang de vos Rois.

SCENE II.

CRISTINE. ARVIDE.

ARVIDE.

QUE tant d'ingratitude a lieu de vous ſurprendre !
A cet affreux moment deviez-vous vous attendre ?
A peine votre Epoux eſt-il dans le Tombeau,
Que Stokolme proclame un Monarque nouveau.
Les Suédois aſſemblés, promts à vous méconnaître,
Penchent pour Valdemar & l'acceptent pour Maître.
Ont-ils donc oublié qu'au Trône de nos Rois,
Adolphe votre fils a de plus juſtes droits ?
Tout vous eſt donc contraire, & le Sénat lui-même
A démenti pour vous ſa confiance extrême,
Ces ſerments, ces devoirs avec faſte étalés,
Au Prince votre Epoux tant de fois rapellés,
Quand pour prix des lauriers dûs à votre courage,
Du ſceptre à votre fils il promit l'héritage.

CRISTINE.

Ces devoirs, ces ſerments de couronner mon fils,
Avec Eric leur Roi ſont tous enſevelis.

Il ne leur ſouvient plus à quel point ma prudence
A fait dans tout le Nord redouter leur puiſſance.
C'eſt peu de me trahir, c'eſt peu de m'enlever
Un ſceptre qu'à mon fils ils devaient conſerver,
Juſques à m'outrager ils portent leur audace,
En oſant couronner l'ennemi de ma race.
Moi-même, quel ſpectacle à mes eſprits confus,
J'ai tantôt de ce peuple eſſuyé les refus.
Je viens d'entendre ici, d'une diete orageuſe,
S'élever contre moi la voix tumultueuſe.
Sourds à mes cris partout les rebelles Suédois
Du hardi Valdemar célebrent les exploits.
Cherchant dans mon dépit de plus juſtes arbitres
Je courais au Sénat revendiquer mes titres,
De ces rebellions confondre les Auteurs,
Et préſenter mon fils à d'ingrats Sénateurs.
Je parais : un bruit ſourd à mon aſpect s'éleve :
Les grands ſont alarmés : le Chancelier ſe leve.
Tu ſais que dès long-temps mon ennemi caché,
Il eſt à Valdemar par le ſang attaché.
» Princeſſe, me dit-il, en s'avançant lui-même,
» Vous reclamez en vain vos droits au rang ſuprê-
» me.
» Les Suédois gouvernés par un ſceptre de fer,
» De votre tyrannie ont déja trop ſouffert.
» Tant qu'Eric a vécu, votre cruelle adreſſe
» De cet époux facile a conduit la faibleſſe.

» Si de lui ſuccéder votre fils eſt jaloux,
» Qu'il apprenne à régner ſous d'autres que ſous vous.

Peins-toi dans ce moment ma douleur & ma rage,
Arvide, il m'a fallu dévorer cet outrage,
D'un ſujet odieux tout craindre & tout ſouffrir.
Que d'horribles combats j'avais à ſoutenir!
Qu'il eſt dur pour un cœur que l'infortune accable
De ſe voir mépriſé d'un mortel mépriſable!
Cependant j'ai laiſſé mon fils aux Sénateurs,
De ma famille encor fideles défenſeurs.
Ils ont de mes bienfaits des monuments ſenſibles;
Et ſi mon triſte ſort les éprouve inflexibles,
S'ils oſent m'accabler aux yeux de l'Univers,
Ils verront ce que peut du milieu de ſes fers,
Contre leur inſolence au plus haut point montée,
Une femme, une mere, une Reine irritée.

ARVIDE.

De faibles Sénateurs retiendront-ils les coups
Des Suédois raſſemblés & ligués contre vous?

CRISTINE.

J'oſe l'attendre d'eux. Quoique ce pas leur coûte,
Ils le doivent, Arvide, ils le peuvent ſans doute.

ARVIDE.

Leur choix paraît certain.

CRISTINE.

Leur choix eſt indécis.

ARVIDE.

Mais Valdemar eſt Roi.

CRISTINE.

Mais Adolphe eſt mon fils.

ARVIDE.

Ils ont ſuivi leurs Loix & vous devez connaître
Le droit qu'ont les Suédois de ſe nommer un maître.

CRISTINE.

O droit dont l'injuſtice autoriſe à la fois
L'impunité du Peuple & le mépris des Rois,
Toi qui ſers des Suédois la politique vaine,
Toi qui me rends ſujette & par qui je fus Reine;
Toi qui du Nord ſoumis, fixas ſur moi les yeux,
N'as-tu ſû m'élever que pour m'abattre mieux?
En perdant un époux faut-il au moment même
Voir à mon fils, à moi ravir le diadême?
Cher Eric ſe peut-il dans ces troubles nouveaux
Que ta mort ſoit encor le moindre de nos maux?

ARVIDE.

A votre fier rival ſi le ſort eſt proſpere,
Il peut venger ſur vous le trépas de ſon pere.
Il ſait que ce Héros à l'échafaut mené
Par vos ſeuls Partiſans fut jadis condamné.

CRISTINE.

Arvide, j'ai fait plus ; je l'ai proſcrit lui-même ;
Mais en vain pour punir ſon inſolence extrême
Une ſecrette main s'armait contre ſes jours.
Le ſort de Valdemar eſt de vaincre toujours.

ARVIDE.

S'il était tems encor de remplir votre envie?

CRISTINE.

Ah! ſi je ne craignais ici que pour ma vie,
Si le danger d'un fils ne retenait mon bras
Je ſaurais bien moi-même aſſurer ſon trépas :
Mais le Peuple ſur nous tournant toute ſa haine,
Demanderait vengeance & l'obtiendrait ſans peine.

ARVIDE.

Cependant votre fils au Sénat préſenté
Peut d'un rival encor braver l'autorité.
De ce jeune Héros la ſuperbe vailiance
De l'Etat qui l'oprime eût été l'eſpérance.

CRISTINE.

Je ne m'aveugle pas : mon trop malheureux fils
Du pouvoir ſouverain ne ſent point tout le prix.
Du plus ardent amour, ſon cœur tendre & ſenſible
Eprouve depuis peu le pouvoir invincible.
Toute l'ambition dont il eſt animé

Se borne à posséder l'objet qui l'a charmé.
Et moi, tu me connais, tu sais combien je l'aime,
J'ose le seconder dans son ardeur extrême.
Sur ses moindres desirs prompte à le contenter,
A ses fougueux transports je me laisse emporter.
Arvide, tu connais cette jeune Sophie
A l'ombre de mon trône élevée & nourrie,
Il l'adore, & son cœur n'a point jusqu'à ce jour,
Soit crainte, soit orgueil, déclaré son amour.
En vain contre l'excès d'une si vive flame
J'ai sû par mes conseils fortifier son ame;
Il m'a fallu souscrire à ses vœux les plus doux:
Je vais le satisfaire, il sera son époux.
Je sens qu'il n'est pas tems, quoique l'amour ordonne,
De disputer un cœur lorsque l'on perd un Trône,
J'en rougis; mais enfin Adolphe l'a voulu.
S'il employait sur moi son pouvoir absolu,
Tu verrais pour ce fils, l'objet de ma faiblesse,
Aux plus indignes soins descendre ma tendresse.

ARVIDE.

J'avais sur votre fils fondé tout mon apui.
Pour comble de douleur je ne puis rien pour lui.
Gouverneur du Palais, sans armes, sans escorte,
Au Roi qu'on nommera j'en dois ouvrir la porte.

CRISTINE.

Ton zele peut encor pour nous se signaler;

Si tu veux me ſervir ſaches diſſimuler.
Cependant à Sophie il faut que je révele
Les ſentiments d'un fils qui ne vit que pour elle.

ARVIDE.

Son devoir à l'inſtant l'amene auprès de vous.

CRISTINE.

Je veux l'entretenir, Arvide, laiſſe-nous.

SCENE III.

CRISTINE. SOPHIE.

CRISTINE.

APROCHEZ, il eſt tems, jeune & belle Sophie,
Que de votre deſtin vous ſoyez éclaircie.
Sortant d'un noble ſang, mais peu cher aux Suédois,
Mes ſeules volontés doivent faire vos Loix.
Seule inſtruite du rang où le Ciel vous fit naître,
Ma bouche juſqu'ici ne l'a point fait connaître :
Mais aprenez celui qui vous eſt préparé,
Et par qui votre ſort doit être réparé.
Mon Adolphe qu'oprime une rebelle ligue
Arrêtera bientôt ſon inſolente brigue.
Tôt ou tard il faudra que cédant à ſes droits
La Suéde place au Trône un enfant de ſes Rois.

Cet unique Héritier de la Grandeur ſuprême,
Ce Prince fils d'Eric, cet Adolphe vous aime.

SOPHIE.

J'ignorais ſon amour, Madame, & déſormais
Je veux bien, s'il le faut, l'ignorer pour jamais.
Je n'abaiſſerai point juſqu'à mon alliance
Le noble & juſte orgueil qu'inſpire ſa naiſſance.
J'abuſerais ſans doute, en lui donnant ma foi,
Des bienfaits que vos mains ont répandus ſur moi,
Et cette ardeur trop promte, auſſitôt démentie,
Ferait peut-être un jour le malheur de ſa vie.

CRISTINE.

Je lis dans ce diſcours diſſimulé, confus,
A travers vos reſpects, vos ſuperbes refus.
Oui tant d'indifférence à la fin fait éclore
Un ſoupçon dont mon cœur ſe défendait encore.
En vain vous prétendez dérober à mes yeux
D'un coupable dédain le ſujet odieux,
L'infidele par qui mon malheur ſe décide,
Valdemar..... vous tremblez, vous rougiſſez; perfide,
Vous l'aimez. Juſtes Cieux! de mes affronts témoins,
Voyez quel eſt le prix de mes généreux ſoins.
Quels outrages plus grands, quelle nouvelle injure
En ce funeſte jour faudra-t-il que j'endure?

Votre confuſion décele votre ardeur ;
Parlez, c'eſt trop montrer de trouble & de terreur.

SOPHIE.

Moi, je n'ai devant vous ni terreur, ni contrainte,
Mon cœur eſt ſans reproche auſſi-bien que ſans crainte.
Quand la ſeule vertu fait ma ſécurité,
Je verrais la mort même avec tranquillité.
Oui, Valdemar m'eſt cher comme je lui ſuis chere.
Je n'ai point prétendu vous en faire un myſtere.
Je l'aime, & cet amour de vous-même envié,
Par celui des Suédois eſt bien juſtifié.

CRISTINE.

Tu jouis de mes maux, tu braves ma diſgrace,
Et ton ingratitude égale ton audace.
Infidelle.

SOPHIE.

Mais vous qui comblez mes douleurs,
Juſqu'à quand m'abreuvant d'amertume & de pleurs,
Voulez-vous me tenir dans cette incertitude
Dont plus que le trépas la contrainte m'eſt rude ?
Dès mes plus jeunes ans délaiſſée en vos mains,
Vous ſeule vous pouvez éclaircir mes deſtins ;
Madame, inſtruiſez-moi du ſort de ma famille.

CRISTINE.

Je vais t'en informer, audacieuſe fille ;
Mon cœur qui t'adopta, que tu viens d'outrager,
De ton perfide amour ne peut mieux ſe venger.
Tu connus Peterſon, du moins la renommée
De ſes iniquités peut t'avoir informée.
Tu ſais qu'on vit toujours ce lâche adulateur
Du ſang de Valdemar ardent perſécuteur.

SOPHIE.

On m'a conté ſon crime & ſon remords extrême.
Chancelier de la Suéde & Magiſtrat ſuprême,
Il fit ſur l'échafaut périr indignement
Le malheureux Roger, pere de mon amant.
Son forfait d'un Héros releve encor la gloire.
Ainſi que je le dois, j'abhorre ſa mémoire.

CRISTINE.

Sans doute. A Valdemar engageant tous tes ſoins,
Ton reſpect pour ſon ſang ne demande pas moins.
Cependant tant d'horreur contre ſon adverſaire
A ton devoir encor pourrait être contraire.

SOPHIE.

Comment ?

CRISTINE.

Ce Peterſon, ce traître Sénateur,
C'était ton pere.

SOPHIE.

O ciel ! ô surprise ! ô douleur !

CRISTINE.

Les Suédois irrités contre son injustice,
Vinrent bientôt au Roi demander son suplice.
Eric sut mettre un frein à leur emportement,
Et voulut que l'exil fût son seul châtiment.
» Si vous plaignez le sort d'une illustre famille,
» Me dit-il en partant, prenez soin de ma fille.
De ce funeste emploi je m'acquittai trop bien.
Près de moi tu trouvas un asyle, un soutien.
Par des soins généreux réparant ta misere,
Je t'ai servi vingt ans & d'amie & de mere.
Sois libre désormais & dispose de toi.
Tu n'as rien à présent à demander de moi.
Tu sais ton nom, ton rang, qui t'a donné la vie.

SOPHIE.

Ah! Madame.

CRISTINE.

Va, sors.

SOPHIE.

Malheureuse Sophie!

SCENE IV.

CRISTINE.

MON fils ne revient point, quel coup affreux pour lui ;
Tout pour ſon ennemi l'abandonne aujourd'hui.
Mais quand de Valdemar le triomphe s'aprête,
Dans le Sénat encor quel intérêt l'arrête ?
S'il pouvait diſſiper ces complots criminels ;
Quel avantage, après des affronts ſi cruels,
De pouvoir faire au Nord confus en ma préſence,
Une ſeconde fois redouter ma puiſſance,
De remonter terrible à ce ſuprême rang,
Et de régner enfin ſur un Roi de mon ſang.
Manes de mon époux, à qui mon cœur s'adreſſe,
Pour mon fils aux Suédois inſpirez ma tendreſſe.
Je vais être éclaircie, on ouvre, je le voi.

SCENE V.

CRISTINE. ADOLPHE,
SUITE D'ADOLPHE.

ADOLPHE.

O Ma mere !

CRISTINE.

O mon fils !

ADOLPHE.

Tout eſt perdu pour moi.

CRISTINE.

Quoi ! Valdemar l'emporte ?

ADOLPHE.

A mon ame alarmée
La route de la gloire eſt pour jamais fermée.

CRISTINE.

Je ſuccombe. O mon fils, quels horribles deſtins !

ADOLPHE.

A peine vous quittiez cet amas de mutins,
A peine vous cédiez à leur rage inſolente,
Qu'aux portes du Sénat Valdemar ſe préſente ;
Il entre accompagné du peuple & des ſoldats :
Les Chefs des Citoyens s'empreſſent ſur ſes pas.
„ Sénateurs, diſent-ils, c'eſt Valdemar lui-même,
„ Que la voix de la Diete éleve au rang ſuprême
„ Vous par qui nous donnons & recevons des loix,
„ Favoriſez le peuple, & confirmez ſon choix.
En vain dans les débats qu'a produits ſa préſence,
Quelques bouches encor s'ouvraient pour ma défenſe ;
Au milieu des complots, du tumulte & des cris,
Pour l'heureux Valdemar tous ſe ſont réunis.

Ils l'emmenent au Temple où le Saint Miniſtere,
Du Pontife ſacré que Stokolme révere,
Unit la voix du Ciel à celle des Suédois,
Et couronne ſon front du bandeau de nos Rois;
Et moi j'irais d'un coup terminer ma miſere;
Mais vous ſavez pour qui la vie encor m'eſt chere.

CRISTINE.

Que ſert de t'abuſer? tu ne la dois chérir,
Que pour venger tes droits qu'on veut anéantir:
De ton cruel rival la fureur inſolente,
T'enleve en même-tems ton trône & ton amante.

ADOLPHE.

Quoi! Valdemar, Sophie....

CRISTINE.

Ils s'aiment.

ADOLPHE.

Juſtes Cieux!
Comment avez-vous ſu ce myſtere odieux?
Ma mere, ayez pitié de ma douleur extrême;
Tyran! je vis encor, je ſuis outragé, j'aime;
Tremble: mon déſeſpoir n'eſt point à dédaigner;
Je n'ai plus rien à perdre, & puis tout regagner;
Mais qu'oſé-je entreprendre en ce moment funeſte?
Le ſort m'a tout ravi.

CRISTINE.

Votre mere vous reſte.
Tandis que les Suédois ſont encore indécis,
Il faut troubler leur joie, aſſembler nos amis ;
Attaquons ce rival au milieu de ſa gloire,
Allons enſanglanter ſon indigne victoire.
Vous, fideles guerriers qu'un trop juſte courroux,
A contre Valdemar excités comme nous ;
Vous qu'on obligera bientôt à reconnaître,
Dans votre égal heureux, un redoutable maître ;
Secondez-moi ; briſez l'ouvrage de vos mains.
Palais où je marchais maîtreſſe des humains,
Témoin de mes affronts, ſois-le de ma vengeance ;
Et vous dont un Tyran uſurpe la puiſſance,
Venez à ſon audace oppoſer vos exploits ;
L'adverſité, mon fils, eſt l'école des Rois.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

SOPHIE.

TANDIS qu'en vains regrets mon ame se consume,
Quelle main de mes maux augmente l'amertume ?
Je vois autour de moi la guerre & les forfaits,
Adolphe avec les siens est sorti du Palais :
Cher amant, quel accueil sa fureur te prépare !
Quel obstacle odieux pour jamais nous sépare !
Hélas ! en m'informant de mon funeste sort,
La Reine m'a donné la naissance & la mort :
Quoi ! du crime de pere exemte & dégagée,
De ce honteux fardeau je me verrai chargée ;
N'ai-je donc pas assez de mes propres douleurs,
Sans qu'il faille des miens supporter les malheurs ?
O mon maître ! ô mon pere ! ô fille infortunée,
Je suis donc à rougir pour jamais condamnée ;
Mais de quel bruit affreux retentit ce séjour ?
A Valdemar peut-être on va ravir le jour.
Arrête ! indigne Adolphe, il me chérit, je l'aime.
Et fraper Valdemar, c'est m'immoler moi-même

SCENE II.

SOPHIE. ADOLPHE.

SOPHIE.

QUE vois-je ?

ADOLPHE.

Un malheureux qui vient d'être vaincu,
Un Prince dédaigné qui n'a que trop vécu ;
D'un Sujet tout puiſſant, priſonnier & victime,
Je voulais l'arrêter au milieu de ſon crime,
Le punir d'un triomphe à ma grandeur fatal,
Et dans ma tombe au moins entraîner mon rival ;
Mais mes propres ſoldats pleins de l'erreur publique,
Portent à ce rebelle un reſpect fanatique :
A peine ai-je paru que je les ai vu tous,
S'avancer en tumulte au-devant de mes coups ;
Deux fois à me combattre excitant ſa vaillance,
Avec ce fier Tyran j'ai meſuré ma lance,
Deux fois le peuple en foule entre nous empreſſé,
L'affranchit du péril dont il eſt menacé.
A ces ſoins odieux ma rage en vain redouble ;
Enfin lorſque pour lui tout s'agite & ſe trouble,
Pour aſſurer ſes jours, ces Citoyens pervers,

Ont à leur vrai Monarque osé donner des fers.
Abandonné des miens, abhorré de Sophie,
Que faudra-t-il encor que je te sacrifie,
ô Valdemar ? faut-il moi-même me punir,
Sous d'impuissants efforts me voir anéantir,
Respecter d'un rival la tyrannie extrême,
Et borner ma fureur à m'accabler moi-même ?

SOPHIE.

A quels transports affreux osez-vous vous livrer ?
Faut-il dans votre haine encor me faire entrer ?
Je n'en mérite point, Seigneur, & je me flate,
Que vous-même en secret....

ADOLPHE.

Vous me bravez, ingrate,
Quand vous seule rebelle à mes tendres souhaits,
Du sort qui me poursuit empoisonnez les traits.

SOPHIE.

Prince, que dites-vous ?

ADOLPHE.

Oui, chéri de Sophie,
Je perdrais sans regret ma liberté, ma vie ;
Haï, persécuté par mes tyrans nouveaux,
Un seul de vos regards réparerait mes maux,
Content de votre cœur, sans pouvoir, sans cou-
ronne,

Ce cœur me tiendrait lieu de fortune & de trône,
Quand une main perfide a voulu m'en chaſſer ;
Si je l'ai déſiré, c'eſt pour vous y placer ;
Cruelle, voilà donc l'affreuſe récompenſe
De l'apui dont ma mere honora votre enfance ;
Sa facile bonté qui vous combla de biens,
N'a conſervé vos jours que pour troubler les miens.

SOPHIE.

Auteur de tous mes maux, de mes pleurs aſſouvie,
Votre mere.... elle a fait le malheur de ma vie,
Ne me reprochez pas ſes funeſtes bienfaits.
A qui dois-je d'un pere imputer les forfaits ?
Elle les a dictés, & promt à ſe ſoumettre,
Mon pere malheureux oſa bien les commettre ;
Elle a détruit par lui l'objet de ſa fureur,
Et pour jouir du crime, en a perdu l'auteur.
Voilà par quels bienfaits cette ſuperbe Reine
Signala ſa bonté, moins encor que ſa haine :
Elle a de Valdemar corrompu les amis,
Elle a proſcrit le pere & veut perdre le fils :
Pour prix de ſes vertus, quand un peuple qui l'aime,
Sur ſon auguſte front place le diadême ;
Elle ſeule le hait, elle ſeule aujourd'hui,
Va troubler ſon bonheur, en m'arrachant à lui.

ADOLPHE.

Ainſi donc vous bravez l'ardeur qui me dévore,
Vous me déchirez, vous que je chéris encore.

SCENE III.

SOPHIE. ADOLPHE. CRISTINE.

CRISTINE.

CHER Adolphe entens-tu ces cris séditieux?
Notre fier ennemi va paraître à nos yeux ;
Le peuple du Palais forçant déjà l'entrée,
Viole de ces lieux la Majesté sacrée ;
Puisque notre malheur l'invite aux attentats,
A de nouveaux affronts ne nous exposons pas.
Tes Sujets assez haut ont porté l'insolence,
Pour t'en remettre au Ciel du soin de ta vengeance.
(*à Sophie.*)
Madame, ç'en est fait, nous cédons à vos vœux ;
Livrez-vous sans contrainte à vos indignes feux ;
Triomphez : il est temps que je vous affranchisse
Des regards importuns de votre bienfaitrice :
Votre ame est satisfaite, il est en son pouvoir
D'oublier désormais son maître & son devoir.
(*Elle veut sortir.*)

SOPHIE.

Ah! Madame, arrêtez, daignez au moins m'entendre?
Mon cœur sur Valdemar n'a plus rien à prétendre,
Non, de votre malheur je ne jouirai pas.

CRISTINE.

Eh bien, s'il eſt ainſi, venez, ſuivez nos pas :
Mais j'aperçois Aldan.

SCENE IV.

CRISTINE. SOPHIE. ADOLPHE. ALDAN. SOLDATS.

CRISTINE.

DIGNE objet de ma haine,
En ces lieux devant moi quel ſujet vous amene ?
Que voulez-vous ?

ALDAN.

Fixer le repos de l'Etat,
Remplir les vœux du peuple & l'arrêt du Sénat.
(Aux ſiens.)
Soldats, que vers la Reine une garde fidelle,
Réponde déſormais & de ſon fils & d'elle.

CRISTINE.

Quoi, pour comble d'outrage & de témérité,
Traîtres ! vous attentez juſqu'à ma liberté.

ALDAN.

En combattant le choix que nous venons de faire,
Vous avez à la nôtre attenté la premiere.

CRISTINE.

Qui peut t'autoriſer à ces indignes coups ?
De qui tiens-tu, cruel ! ce droit affreux ?

ALDAN.

De vous :
Reine, n'en doutez point, votre ſeule injuſtice
A de votre grandeur renverſé l'édifice.

CRISTINE.

Oubliez-vous mon rang ?

ALDAN.

Je parle au nom des loix,
Au nom d'un peuple entier ſouverain de ſes Rois,
Il attend ſon bonheur d'un Monarque, d'un pere ;
Vous deviez, en l'aimant, mériter de le faire,
A le bien gouverner, borner tous vos projets ;
Mais vous aimiez le Trône, & non pas les Sujets.
Valdemar va bientôt paraître à votre vue,
J'entens l'airain bruyant ſonner à ſa venue,
Et l'air de toutes parts retentit de clameurs.

CRISTINE.

J'entens ma honte, il vient ; je l'aperçois, je meurs.

SCENE V.

VALDEMAR. ADOLPHE. CRISTINE. SOPHIE. ALDAN. SÉNATEURS.

VALDEMAR.

PEUPLE qui ſur mon front placez le diadême,
Et vous qui ſoutenez l'autorité ſuprême,
Magiſtrats de la Suede, illuſtres Sénateurs,
Des droits des Citoyens auguſtes protecteurs,
Dans ce jour mémorable où ma gloire commence,
Du Trône où je m'aſſieds, je vois l'abyme immenſe;
Je ſais que trop ſouvent le pouvoir ſouverain,
D'un Sujet vertueux fit un Prince inhumain,
Qu'un Roi de ſon orgueil peut ſuivre les caprices,
A ſes Sujets tremblants faire adorer ſes vices;
Mais la poſtérité détruit l'illuſion.
En vain dans ſes excès ſa folle ambition,
Impoſe à la juſtice un ſilence funeſte:
Il meurt, le voile tombe, & la vérité reſte.
Que de Rois rougiraient d'un nom peu mérité,
S'ils ſurvivaient d'un jour à leur autorité!
Je ſuis loin d'abuſer des droits de ma Couronne;
Mais à ſes paſſions ſi mon cœur s'abandonne,
Si par de vils flateurs ce cœur eſt corrompu,

Sénateurs, qu'entre nous tout lien ſoit rompu ;
N'ayez aucun égard à ma vertu paſſée,
Que toute ma grandeur ſoit par vous renverſée ;
Sachez en m'accablant vous ſouſtraire à des coups
D'autant plus outrageants, qu'ils partiraient de vous.

ALDAN.

(*Il ſe proſterne avec les Sénateurs devant Valdemar.*)
Ce ſentiment nous rend votre vertu plus chere ;
Non, à notre devoir nous ſaurons ſatisfaire,
Nous jurons d'obéir, nous le promettons tous,
A la juſtice, aux loix, c'eſt le promettre à vous.
(*Il ſe leve & s'adreſſe au Peuple.*)
Peuple heureux pour le Roi que le Ciel vous envoie,
Faites dans tout Stokolme éclater votre joie ;
Votre Sénat s'y joint, votre Maître y prend part:
Périſſent les Tyrans, & vive Valdemar.
(*Ils ſortent.*)

SCENE VI.

VALDEMAR. CRISTINE. SOPHIE. ADOLPHE. SOLDATS.

VALDEMAR.

ENFIN, belle Sophie, à votre cœur qui m'aime,
Je puis offrir un front orné du diadême ;

Partagez un pouvoir qu'on a vu dans ce jour,
Acquis par la valeur & donné par l'amour.
Reine, quand malgré vous cette ſuperbe ville,
Aura pris par mes ſoins une aſſiette tranquille ;
Je briſerai vos fers, & vous pourrez partir
Pour les lieux les plus ſûrs qu'il vous plaira choiſir.
C'eſt par vos remords ſeuls que vous ſerez punie
Des maux que vous cauſez, & que mon cœur oublie.
Adolphe, à ce haut rang qu'on vient de vous ôter,
Ma mort peut-être un jour vous fera remonter ;
Cette attente pour vous n'eſt point une diſgrace,
Les Héros & les Rois tiennent la même place ;
Enfant de la patrie, & né pour y regner,
Sachez bien la ſervir pour la mieux gouverner ;
Lorſque pour ſon bonheur je vais tout entreprendre,
Par vos armes encor vous pouvez la défendre.

ADOLPHE.

Quelque honneur qu'on attache à ce ſublime emploi,
On peut s'en repoſer ſur d'autres que ſur moi,
Et le ſang de vingt Rois de qui j'ai reçu l'être,
Ne m'a jamais apris à ſervir ſous un Maître ;
Mais daigne t'expliquer, toi que le trône attend,
Sujet dès le berceau, Roi depuis un inſtant,
Par quel droit prétens-tu que je te ſacrifie,
Ma gloire, mon amour & mon Trône & Sophie ?
Pour ce Trône avili qu'on ôte au fils d'un Roi,

Je fais l'univers juge, entre un ſoldat & moi ;
Mais encor plus ſenſible au mépris de ma flâme,
C'eſt ſa main, c'eſt ſa foi que mon honneur réclame ;
J'exige ce ſeul bien que tu dois me céder.

SOPHIE.

Fils d'Eric, c'eſt à moi qu'il faut le demander,
Sur mon cœur, ſur ma main que vous oſez attendre,
Il n'a rien à céder, ni vous rien à prétendre.
Sans maître, ſans eſpoir, & même ſans apui,
Mon deſtin ne dépend ni de vous ni de lui ;
L'honneur ſeul me décide, il faut le ſatisfaire :
Il parle, & mon amour lui-même doit ſe taire ;
En vain la Reine & vous contre mes vœux armés,
Vous réclamez des droits que le crime a formés.
Non que de vos bienfaits oubliant l'importance,
Je veuille me ſouſtraire à la reconnaiſſance.
Mon cœur veut aujourd'hui, quelque fût votre objet,
En oublier la cauſe, & n'en voir que l'effet ;
Je n'inſulterai point, contente & glorieuſe,
D'un Roi mon bienfaiteur la veuve malheureuſe ;
Mais quand je ſacrifie un Trône & mon amant,
Sachez ſacrifier votre reſſentiment.

ADOLPHE.

Que prétendez-vous dire ? expliquez-vous, Madame ?

VALDEMAR.

Eclairciſſez le trouble où vous jetez mon ame ?

SOPHIE.

Adolphe, tu m'aimais : mon cœur a tour à tour
Eſſuyé tes mépris, ta haine & ton amour.
Quoique je craigne encor de ta fureur jalouſe,
Jamais de mon Tyran je ne ſerai l'épouſe.
Cher Valdemar, pour toi du plus ſenſible feu
Devant tes ennemis j'oſe faire l'aveu.
Mais tandis qu'à leurs yeux ma bouche le prononce
A ta main pour jamais il faut que je renonce.

VALDEMAR.

Qu'entens-je ? Quoi, pour moi ton cœur a pu changer.
Dieu !

CRISTINE.

Leur trouble déja commence à me venger.
J'ai forcé juſqu'ici ma colere au ſilence.
Le Ciel m'exauce enfin, leur ſuplice commence.
Retirons-nous, mon fils, & ſur-tout évitons
Leurs odieux bienfaits pires que leurs affronts.
Accablé de leurs fers & ſous leur joug barbare,
Quelque ſort, quelque rang que leur main te prépare,
N'attens rien que du Ciel, il te doit ſon apui,

Et l'ame d'un grand homme eſt ſtable comme lui.
Sur ſa tête tranquille en vain l'orage gronde,
L'honneur ſeul eſt ſa loi, ſa patrie eſt le monde.
Partout libre, partout des humains révéré
En dépit des tyrans dont il eſt entouré
N'ayant rien près de lui, qu'il ſerve, ni qu'il craigne,
Il eſt égal aux Rois que ſa fierté dédaigne.
Voilà ton ſort, mon fils, que les Suédois confus
Sur le bruit de ton nom tremblent de leurs refus.
Et ſans plus t'expoſer à t'en voir méconnaître,
Laiſſons au tems le ſoin de démaſquer ce traître.

(*A Valdemar.*)

Toi d'un peuple crédule habile ſéducteur,
Va ſervir le Sénat ton digne protecteur.
Vois avilir ton nom, vois périr ta mémoire
Dans la foule des Rois ſans honneur & ſans gloire.
Couple ingrat & ſans foi, comblez tous mes ſouhaits;
Puiſſiez-vous vous haïr autant que je vous hais,
Et pour récompenſer votre exécrable ouvrage,
Puiſſe la Suéde un jour vous haïr davantage,
Vous confondre, verſer ſur vos proſpérités
Les horreurs que j'éprouve & que vous méritez.

SCENE VII.

VALDEMAR. SOPHIE.

VALDEMAR.

(*Aux Gardes qui ſuivent Criſtine & Adolphe.*)

QU'on les garde en ces lieux. De leur rage inſolente
Les ſuperbes éclats n'ont rien qui m'épouvante.
Mais contre Valdemar vous qui vous déclarez,
Qui rempliſſez mon cœur & qui le déchirez,
Sophie, unique objet de l'amour le plus tendre,
D'où naît ce changement que je ne puis comprendre ?
Hier me préparant à l'eſpoir le plus doux,
Tous vos vœux ſe bornaient à me voir votre époux.
Dédaignez-vous ce ſceptre, honorable avantage
Que l'amitié d'un peuple accorde à mon courage ?
Ce Trône dont j'écarte un rival furieux
Rempli par un amant vous eſt-il odieux ?

SOPHIE.

Mon cœur peut-il changer par cette place inſigne ?
Et ne ſavais-je pas que vous en étiez digne ?
Quel mortel à mes yeux montra plus de vertus ?
Et qui pourrais-je aimer qui le méritât plus ?

Mon cœur que votre image occupera ſans ceſſe
Pour vous juſqu'au tombeau gardera ſa tendreſſe.
Dans l'excès où déjà mes feux ont pu monter
Leur ardeur déſormais ne peut plus augmenter.
Mais, Seigneur, mais la Reine..... Hélas! ma deſtinée
Eſt d'être pour jamais aux larmes condamnée.

VALDEMAR.

Sophie à votre amant oſeriez-vous celer
Le ſujet odieux qui les fera couler ?

SOPHIE.

Non. Quelque effet ſur vous que mon malheur produiſe,
Il faut que de mon ſort ma bouche vous inſtruiſe :
Vous frémirez d'horreur, Seigneur, vous me fuirez ;
Hélas! & s'il ſe peut vous me regretterez.
C'en eſt fait, & la Reine enfin m'a fait connaître
Dans quel rang, de quel ſang le deſtin m'a fait naître.

VALDEMAR.

Ah! quel que ſoit ce rang, vos attraits, vos vertus,
Mon amour, dès long-tems vous ont miſe au-deſſus.
D'un préjugé ſtupide écartez la contrainte,
Et ne m'outragez point par cette indigne crainte.

SOPHIE.

Si le ſort m'eût placée au degré le plus bas,
De ſes rigueurs encor je ne me plaindrais pas;
Mais pour comble de maux, Valdemar, votre amante
Deſcend d'une maiſon trop noble & trop puiſſante.
Peterſon de la Suéde indigne Chancelier....

VALDEMAR.

Ah! grand Dieu! de mon pere il fut le meurtrier.

SOPHIE.

De ce perſécuteur d'une illuſtre famille
Vous voyez devant vous la malheureuſe fille.

VALDEMAR.

Qu'oſez-vous découvrir? qui vous, Sophie, ô ciel!
Fille de Peterſon mon ennemi cruel.

SOPHIE.

Ah! Seigneur! d'un tel coup votre ame eſt confondue;
Avec horreur de moi vous détournez la vue.
Votre cœur oubliant un amour mutuel
Ne va plus voir en moi qu'un pere criminel.
En vain je vous dirais que de ſon injuſtice,
Que de ſa cruauté je ne fus point complice,
Que j'abhorre à jamais ſon odieux forfait.

L'honneur

L'honneur vous parle & ſeul veut être ſatisfait.
Votre gloire à mes feux vous défend de répondre:
Parmi vos ennemis vous allez me confondre.
C'en eſt fait : mais hélas ! ſi jamais votre cœur
A pu dans mes ſoupirs trouver quelque douceur,
Valdemar, tendre amant que ma douleur implore,
Que j'apelle d'un nom qui m'eſt trop cher encore,
Séparez mon amour de ces noirs attentats,
Et content de me fuir ne me haïſſez pas.

VALDEMAR.

Je le voudrais en vain. Va, malgré ta naiſſance
Un ſi barbare effort n'eſt point en ma puiſſance.
Mon devoir ne ſaurait me forcer à te fuir,
Et ton Maître ne peut ni ne veut te haïr.
De mon pere oprimé la plaintive innocence
Sur le ſeul Peterſon a demandé vengeance,
Et de ſon châtiment ſes manes ſatisfaits
N'ont point juſques à toi pourſuivi ſes forfaits.
Eric lui-même, Eric touché de ta miſere,
T'adopta pour ſa fille en puniſſant ton pere.
Et moi, moi ton amant, ſerai-je plus cruel
Que mon Pere, le Roi, le Sénat & le Ciel ?
Non. Ce Ciel qui connaît quelle ardeur eſt la nôtre,
Ce Ciel qui nous unit nous forma l'un pour l'autre.
Etouffons dans l'oubli ces funeſtes ſecrets;
Rens-moi ta main, Sophie, & bannis tes regrets.

Que demain aux Autels ſacrifiant ſa haine,
La Suéde voie en toi mon Epouſe & ſa Reine.

SOPHIE.

Ah ! Seigneur, quel tranſport vous trouble à votre tour ?
Je craignais votre haine & crains plus votre amour.
Gardez de l'écouter & ſachez me connaître.
Non, non. Je n'irai point former avec mon maître
Des nœuds où ſon honneur ne pourrait conſentir,
Et que ſuivrait la honte & le promt repentir.

VALDEMAR.

Je me repentirais d'oublier ce que j'aime,
D'avilir des vertus dignes du diadême.
Mon cœur vous eſt ouvert ; mon Trône vous attend.
Vous vous en rendez digne en vous en écartant.

SOPHIE.

Ah ! ſi vous êtes né pour le pouvoir ſuprême,
Commencez, croyez-moi, par régner ſur vous-même.

VALDEMAR.

Plus vous m'êtes contraire & plus vous méritez
De ne point obtenir ce que vous ſouhaitez.

SOPHIE.

Aux manes d'un Héros ſongez à ſatisfaire.

VALDEMAR.

Vous me demandez plus que je ne ſaurais faire.

SOPHIE.

Laiſſez-moi donc vous fuir.

VALDEMAR.

L'oſez-vous deſirer ?

SOPHIE.

J'irai pleurer mon ſort.

VALDEMAR.

Je le veux réparer.

SOPHIE.

Où me réduiſez-vous? Ah! dans ce trouble extrême,
Faut-il me déclarer pour vous contre moi-même ?
Songez à mes devoirs : Songez que j'ai promis
De ne point inſulter à la Reine, à ſon fils.
Quoi, tandis qu'indignés de leur chûte funeſte,
Un affreux eſclavage eſt tout ce qui leur reſte,
Irai-je ſur le Trône exciter leur dépit,
Et me parer des biens que le ſort leur ravit ?
Non, Valdemar.

VALDEMAR.

Ainſi vous immolez, barbare,
Aux auteurs de vos maux celui qui les répare.

Mais cet himen jadis fut l'objet de vos vœux ;
Comme amant je l'attens, comme Roi je le veux.
Songez lorſque pour vous j'oſe oublier un pere,
Que toute autre raiſon devant moi doit ſe taire.

SOPHIE.

Ah ! Seigneur.

VALDEMAR.

Répondez. Il faut vous décider.
Cet ordre avec vos feux ne peut-il s'accorder ?
A la voix de l'amour craignez-vous de vous rendre ?
Ah ! ſi quelqu'autre vœu, quelque intérêt plus tendre
S'opoſait dans votre ame à cet heureux lien,
J'en mourrais de douleur & n'exigerais rien.

SOPHIE.

Ah ! votre intérêt ſeul emportait la balance.
Mais je cede & l'amour me condamne au ſilence.
Je n'aurai pas de peine à ſoumettre mon cœur,
Quand mon obéiſſance aſſure mon bonheur.

VALDEMAR.

Vous décidez du mien. Vertueuſe Sophie,
C'eſt de vous que j'attens la douceur de ma vie.
Ces ſuprêmes honneurs ; ce grand titre de Roi,
Sans votre cœur, ſans vous, ne ſeraient rien pour moi.

D'un oubli criminel ſi la Suéde m'accuſe,
Vos attraits, vos vertus me ſerviront d'excuſe.
De ma félicité j'ai les plus chers objets.
Adieu. Je dois ce jour au ſoin de mes ſujets ;
Mais demain aux Autels ils nous verront paraître.
Cependant à ma Cour faites-vous reconnaître.
Reſtez dans mon Palais : que cet heureux ſéjour
Soit celui de la gloire ainſi que de l'amour.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

PETERSON. ARVIDE. FREDAGE.

ARVIDE.

ETRANGER, quel deſſein dans ce Palais t'amene?

PETERSON.

Seigneur, que par vos ſoins aux yeux de votre Reine
Un malheureux vieillard puiſſe ſe préſenter.
D'un devoir précieux il ſe vient acquitter ;
La Reine ne doit point redouter ma préſence.
Servez-moi, dites-lui qu'après vingt ans d'abſence
J'oſe lui demander un ſecret entretien,
Qui pourra ſatisfaire & ſon cœur & le mien.

ARVIDE.

Quel tems choiſiſſez-vous? dans ce moment terrible
Ce n'eſt qu'à ſes douleurs que la Reine eſt ſenſible.
Toutefois de ces lieux ne vous éloignez pas,
Elle pourra bientôt s'y rendre ſur vos pas.

SCENE II.

PETERSON. FREDAGE.

FREDAGE.

CE vieillard dont l'image en mon ame eſt tracée
D'un confus ſouvenir vient fraper ma penſée.
Ses yeux noyés de pleurs, ſon front chargé d'ennui,
Tout fonde mes ſoupçons : n'en doutons point, c'eſt lui.
Je ne me trompe point. Ma ſurpriſe eſt extrême.
Peterſon dans ces lieux.

PETERSON.

Oui, Fredage, oui, lui-même.

FREDAGE.

A la ſuite autrefois par le Sénat réduit,
Parmi vos ennemis quel eſpoir vous conduit ?

PETERSON.

Celui de faire en moi triompher leur juſtice.
D'éclaircir mon deſtin, d'achever mon ſuplice.

FREDAGE.

Loin des murs de Stokolme, illuſtre priſonnier,
Votre abſence à la Cour vous a fait oublier.

La renommée encor d'une bouche infidelle
A de votre trépas annoncé la nouvelle ;
Et ſur ce bruit affreux qui comblait vos malheurs
Mon amitié ſenſible a répandu des pleurs.
Mais puiſqu'il m'eſt permis de vous revoir encore,
Daignez me confier l'ennui qui vous dévore.
Parlez ; & ſoyez ſûr de trouver un ami
Contre votre malheur noblement affermi.
Je n'ai point oublié les bienfaits, la tendreſſe,
Dont vous avez jadis honoré ma jeuneſſe ;
Lorſque chargé de gloire & premier du Sénat,
De cet auguſte corps vous ſouteniez l'éclat.

PETERSON.

O dans la Cour des Rois, exemple cher & rare !
Seul ami que mes maux n'éprouvent point barbare ;
Eh quoi ? Lorſque le Ciel a comblé mon malheur,
A la reconnaiſſance il ouvre encor ton cœur.
Le mien eſt attendri de ce courage inſigne,
Et mon ſeul déplaiſir eſt de m'en voir indigne.

FREDAGE.

Ah ! Seigneur, trop heureux de pouvoir aujourd'hui
De mon faible crédit vous aſſurer l'apui.

PETERSON.

Embraſſe-moi : gémis ſur mon antique gloire

Et ſaches de mes maux la douloureuſe hiſtoire.

Rapelle-toi ces tems d'oprobre & de regret,
Que la mort de Roger a marqués d'un forfait.
Quand le peuple voulut réparer par ma perte
Cette injuſtice affreuſe & trop tôt découverte.
Tu connais mes fureurs; mais tu ne connais pas
Ce qui porta mon ame à de tels attentats.
Je haïſſois Roger: Depuis long-tems la Reine
Fomentait dans mon cœur cette fatale haine;
Ses ſoins induſtrieux, par de jaloux diſcours,
Contre un Héros chéri m'animaient tous les jours,
Me paignaient ſa puiſſance à Stokolme établie
Et de mes propres droits la grandeur avilie.
D'ailleurs en conduiſant ſon rival au cercueil,
Le prix de ſa faveur excitait mon orgueil.
Je cédai: mais mon cœur n'était point fait au crime.
Roger fut accuſé. Malheureuſe victime,
Le dirai-je? A la mort par ma voix condamné
Sur l'échaffaut bientôt ce Héros fut mené.
Le peuple ouvrit les yeux, il vit ſon innocence,
Et contre le Sénat cria d'abord vengeance.
Le Sénat effrayé de ſa juſte fureur,
D'un ſi lâche attentat abandonna l'Auteur.
En vain contai-je alors ſur l'apui de la Reine,
Je ne trouvai partout que mépris & que haine.

Vers ce tems mon épouſe en mourant mit au jour

Un enfant, triſte fruit du plus ardent amour.
Fugitif, odieux au peuple, à ma famille,
Je pleurai ſur ma femme & tremblai pour ma fille.
Je la pris dans mes bras, & prêt à tout tenter,
Devant la Reine encor j'oſai me préſenter.
» J'ai, lui dis-je, aux bourreaux livré votre victi-
» me;
» Mais ſi quelque pitié peut s'accorder au crime,
» Voyez l'état horrible où vous m'avez réduit;
» Et de mes jours heureux conſervez-moi ce fruit.
Elle me le promit. L'ame aux remords livrée
J'allai dans la priſon qui m'était préparée.
Oublié des Suédois, là depuis vingt hivers,
J'ai ſéché, j'ai langui dans l'oprobre & les fers.
Mais aprens que l'exil, les fers & l'infamie
Sont les moindres des maux dont j'ai chargé ma vie.
Je ſens plus mes remords encor que mon malheur,
Et mon plus grand ſuplice eſt au fond de mon
cœur.
Toujours perſécuté d'un ſouvenir horrible,
Fredagé, de mes maux c'eſt-là le plus ſenſible.
Sans ceſſe je me fuis & ſans ceſſe je voi
Le ſang de l'innocent élevé contre moi;
Sans ceſſe je l'entens. Aucun tourment n'égale
L'inexprimable horreur de cette voix fatale.
Elle entretient dans l'ame un reproche éternel,
Et le crime ſait ſeul punir le criminel.

FREDAGE.

Gémiſſez moins, Seigneur, le repentir efface
Un forfait que déjà le châtiment ſurpaſſe.

PETERSON.

Enfin Eric n'eſt plus. L'on a briſé mes fers.
Les cachots à ſa mort partout ſe ſont ouverts.
Inconnu dans le ſein d'une terre étrangere,
J'ai caché quelque tems ma honte & ma miſere.
Mais bientôt malgré moi vers ces triſtes climats
L'amitié paternelle a dirigé mes pas.
Je viens dans ma vieilleſſe au trouble abandonnée,
De ma fille en ces lieux ſuivre la deſtinée,
Savoir quelle carriere à ſes vœux peut s'ouvrir,
Bénir ſes jeunes ans, l'embraſſer & mourir.

FREDAGE.

Vivez. Dans les grandeurs puiſſiez-vous la connaître.
Mais on ouvre; & déjà la Reine va paraître.
Arvide la devance & la conduit ici.
Vous allez voir bientôt votre ſort éclairci.

SCENE III.

CRISTINE. PETERSON. ARVIDE.

CRISTINE.

QUEL eſt donc ce mortel qui vient dans ma retraite,
Porter ſur mon malheur une vue indiſcrete?
C'eſt Peterſon lui-même. O ſuplices nouveaux!

PETERSON.

Oui c'eſt lui qui vous plaint, qui partage vos maux.
Au ſein de ma grandeur ſans trouble & ſans alarmes,
Toujours des malheureux j'ai regardé les larmes;
Par le malheur vaincu, mon orgueil aujourd'hui
Aprend à compâtir aux miſeres d'autrui.
Pour punir les excès de notre ame effrénée,
Le Ciel nous réſervait la même deſtinée.
Vous voulûtes le crime & moi je l'accomplis.
De nos iniquités voyez quel eſt le prix.
Des caprices du ſort, déplorables victimes,
Nous nous voyons ravir tout le fruit de nos crimes;
Et vers ces juſtes cieux que nous avons bravés,
Nos bras ſouillés de ſang en vain ſont élevés.

Le mépris accablant, le reproche funeſte,
La honte, les remords, voilà ce qui nous reſte.

CRISTINE.

La honte. Que le ſort me pourſuive encor plus,
Qu'il m'abaiſſe, mon cœur eſt toujours au-deſſus.
Sans terreur & ſans trouble au milieu de l'orage,
D'un rival tout puiſſant je dédaigne la rage.
Sur le trône où le place un peuple turbulent,
Sa téméraire main ne m'atteint qu'en tremblant.
Mais il me porte en vain des coups que je mépriſe;
Devant ma fermeté ſon audace ſe briſe;
Et quand l'État entier à ſes efforts eſt joint,
Si mon ſort eſt changé, mon ame ne l'eſt point.

PETERSON.

Je rougis de vous voir cette hauteur cruelle.

CRISTINE.

Rougis de tes remords.

PETERSON.

Ils ſont au-deſſus d'elle.

CRISTINE.

Mon cœur ſuit des Héros la noble paſſion.

PETERSON.

Quelle eſt-elle?

CRISTINE.

L'honneur.

PETERSON.

Dites l'ambition.
Ciel ! verras-tu toujours ſes funeſtes caprices
Sur ce triſte Univers ſemer les injuſtices,
Et d'indignes mortels avides de leur ſang,
Diſputer de grandeur au milieu du néant ?

CRISTINE.

Ame faible & trop digne enfin d'être avilie.

PETERSON.

Je fus faible ; mais c'eſt quand je vous ai ſervie.
Cependant aujourd'hui ceſſons de nous aigrir.
Que le malheur au moins puiſſe nous réunir.
J'ai dans vos mains jadis abandonné ma fille,
Rejeton malheureux d'une illuſtre famille.
En vain du ſang vingt ans j'ai fait taire la voix ;
Dans mon cœur paternel la nature a ſes droits.
D'un abandon cruel la penſée importune
Augmentait trop le poids de ma longue infortune.
Qu'elle vienne : en ſon ſein que je puiſſe épancher
Des larmes que ſes mains pourront ſeules ſécher.
Rendez-la moi.

CRISTINE.

J'avais protégé ſon enfance ;
Mais ta fille aujourd'hui n'eſt plus en ma puiſſance.

PETERSON.

Où l'a conduit ſon ſort?

CRISTINE.

Dans un rang dangereux.

PETERSON.

Et vous l'abandonnez. Ah! pere malheureux!

CRISTINE.

Va, périſſe à jamais la fatale journée
Où tu vins dans mes mains mettre ſa deſtinée.

PETERSON.

Que fait-elle?

CRISTINE.

Elle inſulte à ſes Rois accablés.

PETERSON.

Cauſe-t-elle vos maux?

CRISTINE.

Elle les a comblés.

PETERSON.

Comment?

CRISTINE.

Mon fils l'aimait: des nœuds de l'himenée
Je voulais qu'à ſon ſort elle fût enchaînée.

PETERSON.

Quelle eſt ſon eſpérance ?

CRISTINE.

Un époux plus heureux.

PETERSON.

Son crime ?

CRISTINE.

Un fol amour.

PETERSON.

Son ſort ?

CRISTINE.

Il eſt affreux.

PETERSON.

Ah ! ce mot met le comble à ma douleur extrême.
Quel eſt donc cet époux ?

CRISTINE.

C'eſt Valdemar lui-même.

PETERSON.

Valdemar !

CRISTINE.

Ta ſurpriſe éclate avec raiſon,

Au

Au ſouvenir fatal de ce funeſte nom.
Tu pleures, tu frémis de cette indigne flame,
Tu vas rompre ces nœuds, tu le dois.

PETERSON.

Non, Madame.
Non. Ma fille n'a point trempé dans ma fureur :
Je ne dois point ſur elle étendre mon malheur.
Elle aura dans le cours de ſon deſtin proſpere
Encor trop à rougir d'un ſi coupable pere.

CRISTINE.

Quoi, tu peux les unir, quoi, lâche, tu verras
Ton ſang, ta fille enfin paſſer entre ſes bras.
Si Valdemar l'épouſe, oſeras-tu paraître
Devant ton ennemi, ton opreſſeur, ton maître ?
Lui-même ſi du ſang il fuit encor la Loi,
De quel œil pourra-t-il voir un beau-pere en toi ?
Penſes-tu déſarmer ſa haine ?

PETERSON.

Elle m'eſt due.

CRISTINE.

Celle du monde entier eſt ſur toi confondue.

PETERSON.

Ah ! depuis qu'aux forfaits mon cœur a pu s'ouvrir,
Quel mortel vertueux oſerait me chérir ?

CRISTINE.

Ainſi donc tu vas fuir. Ton faible cœur abjure
Les tendreſſes du ſang, l'honneur & la nature;
Et de ſa fille unique éloigné pour jamais,
Sans la voir Peterſon quittera ce Palais.

PETERSON.

Madame, épargnez-moi. Vous ſentez mes alarmes,
Enfin vous êtes mere & vous voyez mes larmes.
De ma fille une fois ne puis-je m'aprocher ?
Mon nom ſeul eſt ſuſpect, je ſaurai le cacher.
Sans témoins à ſes yeux je puis ici paraître,
L'entendre, lui parler ſans me faire connaître.

CRISTINE.

Oui. Mais ſur ta rencontre il faut la prévenir,
Moi-même à ce ſujet je veux l'entretenir :
Qu'on l'amene à mes yeux. De tes malheurs émue,
Je vais tout employer pour t'aſſurer ſa vue.
Arvide t'inſtruira du tems & du moyen
Qui te fera jouir d'un ſi doux entretien.

PETERSON.

Sur le bord de ma tombe, à la fin de ma vie,
C'eſt l'unique ſouhait de mon ame attendrie.
J'attens votre ordre, adieu. Cet inſtant de bonheur
Réparera vingt ans d'oprobre & de douleurs.

Ç'en eſt fait : que le Ciel qui comble ma diſgrace,
En frapant le coupable, épargne au moins ſa race ;
Et puiſſe un jour ma fille éprouver dans ces nœuds
Un deſtin auſſi doux que le mien eſt affreux.

SCENE IV.

CRISTINE.

MALHEUREUX, ſers ma haine, & puiſſe ta préſence
Hâter l'affreux moment qu'attendait ma vengeance.

SCENE V.

CRISTINE. SOPHIE. ARVIDE.

SOPHIE.

QUOIQU'EN ce jour de trouble & de calamité,
Votre courroux ſur moi n'ait que trop éclaté :
De votre inimitié quoi que je doive attendre,
A vos ordres encor je m'empreſſe à me rendre.
Que voulez-vous de moi ?

CRISTINE.

Ce que je veux, hélas !

Notre union. Mon cœur de tant de trouble eſt las.
L'habitude d'aimer une rivale chere,
Me rapelle ſans ceſſe à ma bonté premiere.
L'occaſion propice à mes vœux vient s'offrir,
Je pouvais vous y nuire, & je veux vous ſervir.

SOPHIE.

Quoi, Madame ?

CRISTINE.

Un Vieillard accablé de miſère,
Venait vous aporter des nouvelles d'un pere.
J'ai vu ſon imprudence, & promte à le cacher,
Du jaloux Valdemar j'ai craint de l'aprocher.

SOPHIE.

De mon Pere ? Il vivrait ?

CRISTINE.

Vous le ſaurez ; ſa bouche
Pourra vous informer de tout ce qui le touche.
De ſon triſte deſtin ce Vieillard eſt inſtruit.
Dans quel tems devant vous peut-il être conduit?

SOPHIE.

Dans ce même moment..... Ah ! malgré mon envie,
Je tremble d'expoſer ſa liberté, ſa vie.
Si Valdemar ſavait.... Non, quand d'un voile épais

La nuit aura couvert les murs de ce palais,
Que ſur les pas d'Arvide il daigne ici ſe rendre.
Je tremble en même-tems & brûle de l'entendre.
Je connais la nature à ce charme vainqueur,
Ses tranſports oubliés renaiſſent dans mon cœur.

CRISTINE.

Cependant de mon fils la grande ame abattue
Soupire en ce palais de vous avoir perdue.
Vous m'entendez, Sophie.

SOPHIE.

Oui. Valdemar en vain
S'il ne briſe ſes fers, penſe obtenir ma main.
Madame, ou ſur ſon cœur je ſerai ſans puiſſance,
Ou je rendrai ce fils à votre impatience.
Trop heureuſe aujourd'hui de pouvoir vous prouver
Combien je m'intéreſſe à vous le conſerver,
Et combien, déteſtant cette haine terrible,
A ce nouveau bienfait ma tendreſſe eſt ſenſible.

SCENE VI.

CRISTINE. ARVIDE.

ARVIDE.

PAR quel charme fatal vos timides esprits
Sont-ils d'intelligence avec vos ennemis ?
Quoi, peu contente encor de protéger Sophie ;
D'une Reine à ses yeux la grandeur s'humilie.
Vous démentez pour elle une illustre hauteur,
Qui n'a pas même encor fléchi sous le vainqueur.

CRISTINE.

Que tu me connais peu ! plus ardente à leur nuire,
Je ne m'humiliais que pour mieux la séduire.
Loin de la protéger, Arvide, je m'attens
Qu'elle me paiera cher ces fortunés instans.
Adolphe, il est trop vrai, dans sa prison cruelle
Attend tout de Sophie, & ne regrette qu'elle.
Mais sans avoir recours à tant de secours vains,
Je prétens l'en tirer par tes vaillantes mains.
J'espere seulement, faisant agir Sophie,
De Valdemar contre elle armer la jalousie,
Les troubler, empêcher ces nœuds mal assortis,

Qui vont mettre la mort dans le ſein de mon fils.
Son déſeſpoir affreux, ſon éternelle plainte
Porte au cœur d'une mere une trop vive atteinte.
Il n'eſt rien, en un mot, que je n'oſe tenter,
Pour venger ſon amour, ou pour le contenter.
Tout ſuccéde à mes vœux; le Ciel encor m'envoie
L'odieux Peterſon, pour mieux troubler leur joie.
Arvide, à voir ſa fille il a pu conſentir;
Mais il craint de lui nuire, & de ſe découvrir.
Il cachera ſon nom, & ſur cette aſſurance
Tu dois ce ſoir ici l'admettre en ſa préſence.
Vois Valdemar avant; il faut tout déclarer;
Dis-lui qu'un Inconnu, qui veut les ſéparer,
Dont l'audace eſt ſuſpecte, & qu'on cache à ſa vue,
Doit avec ſon Amante avoir une entrevue;
Arme ſa défiance, excite ſes ſoupçons,
A ſes jaloux tranſports ſupoſe des raiſons;
Et tandis qu'au dehors par mes ſoins tout s'agite,
Par les tiens au dedans que la diſcorde habite.
Sous leurs coups ſans douleur je ſaurai ſuccomber,
Si ſur mon corps ſanglant je puis les voir tomber;
Si je puis en mourant goûter la joie extrême,
De voir mes ennemis accablés par eux même,
Et ſi par mes fureurs égalant leurs forfaits,
Je puis leur rendre enfin tous les maux qu'ils m'ont faits.

ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

VALDEMAR. ARVIDE. ALDAN.

VALDEMAR.

CIEL! que m'aprenez-vous? quelle funeſte trame!
Quelle lumiere horrible a paſſé dans mon ame
Sophie à mon inſçu doit ſe rendre en ces lieux,
Avec un Inconnu qui ſe cache à mes yeux.
Cher Arvide, quel eſt ce mortel téméraire?
Parlez, éclairciſſez cet odieux myſtere.

ARVIDE.

Je ne ſais rien de plus. Mais vous-même, Seigneur,
De ce myſtere affreux ſondez la profondeur.
Dans la nuit aujourd'hui, je ſais qu'il doit ſe rendre
En ces lieux où Sophie a promis de l'attendre.
De ce ſecret complot déteſtant la noirceur,
J'ai craint....

VALDEMAR.

N'achevez pas, vous m'arrachez le cœur.
Quoi! Sophie au mépris d'une foi qui m'eſt dûe,

A de ſecrets liens qu'elle cache à ma vue ;
Aux loix d'un Inconnu ſa faibleſſe obéït.
Il n'en faut point douter, l'ingrate me trahit.
Puiſſe-t-elle à jamais dans l'horreur & les larmes,
D'un Amant qu'elle immole expier les alarmes.
Et vous qui m'annoncez ſon crime & mon malheur,
Cruel, redoutez tout de ma juſte fureur.

ARVIDE.

Votre Amante a paru vous tromper ou vous nuire ;
J'ai vu ſa trahiſon, j'ai dû vous en inſtruire.

VALDEMAR.

Vous deviez, s'il eſt vrai que j'en ſois outragé,
Ou garder le ſilence, ou m'en avoir vengé.

ARVIDE.

Je craignais le retour d'une ſi vive flame.

VALDEMAR.

Craignez-vous moins le trouble où vous jetez mon ame ?

ARVIDE.

De votre erreur avant j'ai voulu vous tirer.

VALDEMAR.

Et qui vous a chargé du ſoin de m'éclairer ?

ARVIDE.

Mon zele, mon devoir.

VALDEMAR.

Votre devoir, Arvide,
Eſt de me raſſurer ſur ce complot perfide.
Ce n'eſt pas vous, malgré tout ce zele pour moi,
Que je veux prendre ici pour garant de leur foi.
Sortez, & de ma Cour ſoigneux de diſparaître,
A mes yeux indignés ne montrez plus un traître.

SCENE II.

VALDEMAR. ALDAN.

ALDAN.

OUI, votre eſtime eſt juſte, & met avec raiſon
La vertu de Sophie au-deſſus du ſoupçon.
Ainſi puiſſe à jamais, de ſoutien dépourvue,
La noire trahiſon redouter votre vue.

VALDEMAR.

Aldan, à ce diſcours, qui me remplit d'effroi,
Mon amour inquiet ajoute trop de foi;
J'en déteſte l'auteur, je le dois; mais mon ame
N'en eſt pas moins ſenſible au mépris de ſa flame,

Et ce soupçon affreux que j'éloigne trop tard,
Vient dans mon cœur crédule enfoncer le poignard.
Et toi que je chéris, que peut-être j'offense,
Avec mes ennemis es-tu d'intelligence ?
Écoutes-tu leurs vœux ? Peux-tu me condamner
A l'horreur de les craindre & de te soupçonner ?
Dieu ! quel trouble est le mien ? Mais sur la foi d'un traître,
Mon esprit agité s'alarme trop peut-être.
Dois-je en croire un flateur ? & ne connais-je pas
Cette perfide Cour livrée aux attentats ?
Mais la Reine, son Fils, cet Inconnu perfide,
Près de Sophie enfin quel intérêt le guide ?
Que dis-je ? aujourd'hui même, ému de ses douleurs,
Lorsque j'offrais ma main pour essuyer ses pleurs,
Au destin d'un rival toute entiere attachée,
De mes bontés à peine était-elle touchée.
Pardonne, Aldan, mon cœur confus de soupirer,
Gémit des soins honteux où j'ose me livrer.
Et ton œil indigné découvre avec surprise
Cet amour qui m'irrite & qui me tyrannise.

ALDAN.

Non, Seigneur, de l'amour redoutez moins la voix,

Le Trône ne doit point vous ſouſtraire à ſes loix.
Malgré tous ſes bienfaits, nous rougirions d'un maître,
Qui nous rendant heureux, refuſerait de l'être.
Puniſſez ces ingrats, ce rival odieux,
Dont les ſecrets complots éclatent à vos yeux;
Cette mere toujours follement empreſſée
A nourrir de ſon fils l'eſpérance inſenſée.
Commandez, détournez ce funeſte entretien,
Examinez leurs pas.

VALDEMAR.

Non, n'examinons rien.
Sophie eſt vertueuſe, & je ſuis ſeul coupable
D'oſer la ſoupçonner de ce crime effroyable.
Je rougis; je rejette un injuſte courroux;
Mais je la chéris trop pour n'être pas jaloux.
C'en eſt fait, oublions un raport infidelle,
Qui ne peut balancer ma tendreſſe pour elle.
Aldan, ce même jour comblera tous mes vœux.
De cet himen trop lent je vais hâter les nœuds;
Que Sophie à l'inſtant s'empreſſe à le conclure;
Son amour y ſouſcrit, ſa vertu me raſſure.
J'ai par de faux ſoupçons oſé l'humilier,
Et le plus promt retour peut ſeul les expier.

SCENE III.

VALDEMAR. SOPHIE.

SOPHIE.

DAIGNEREZ-VOUS, Seigneur, écouter ma priere ?
D'un Roi mon bienfaiteur j'ai fermé la paupiere.
Éric eſt mort ; je vois avec raviſſement
Sa Couronne & ſes droits paſſer à mon Amant.
Mais ſon fils vit encor. Trop ſenſible & trop tendre,
A mon cœur, à ma main ce fils oſe prétendre.
Je rejette ſes vœux. Pour comble de douleur,
Je paſſe dans les bras de ſon perſécuteur.
Pour prix de ſes bienfaits j'acheve ſon ſuplice,
De l'auteur de ſes maux je deviens la complice.
Il dévore l'oprobre aux yeux de l'univers ;
On lui ravit un Sceptre ; on le charge de fers ;
Tandis qu'à vos côtés je ferai mon étude
D'étaler mon amour & mon ingratitude.
Seigneur, briſez ſes fers, j'oſe le demander ;
Si Valdemar m'eſtime, il doit me l'accorder.
Laiſſez pour ce Héros agir votre clémence ;
Votre cœur eſt trop grand pour aimer la vengeance.

VALDEMAR.

Qu'ai-je entendu, Sophie, eſt-ce vous qui parlez?
Quand l'amour ſeul commande à mes eſprits troubiés,
De mon rival encor vous êtes occupée,
De quel coup imprévu ma tendreſſe eſt frapée;
Mes craintes, mes ſoupçons ſont trop bien confirmés;
Je lis dans votre cœur, cruelle, vous l'aimez.

SOPHIE.

Modérez ces tranſports, & ſachez mieux connaître
Ce cœur altier & franc dont je vous ai fait maître.
Malgré vos feux, ſes fers & votre autorité,
Si j'aimais ce rival, j'en ferais vanité.

VALDEMAR.

Mes ſoupçons ſont encore éclater ton courage.
Eh bien, à ton amour c'eſt faire trop d'outrage.
Suis-moi, viens à l'Autel dès ce même moment,
Raſſurer ma tendreſſe & finir mon tourment.
Viens.

SOPHIE.

Si vous le voulez, je ſuis prête à vous ſuivre;
Mais tandis qu'aux douleurs ce jour fatal me livre,
La pompe de l'himen & ſes tranſports heureux,
Doivent-ils ſuccéder à ces troubles affreux?

Non, malgré les douceurs de ce lien si tendre,
Une plaintive voix qui se fait trop entendre,
Lorsque de mon bonheur l'éclat vient m'éblouir,
M'avertit que mon cœur ne doit point en jouir.
Au comble de mes vœux une tristesse extrême,
Malgré tous mes efforts, s'empare de moi-même.
Nous accordions ce jour de splendeur & d'éclat;
Sophie à ses douleurs, Valdemar à l'État;
Et demain couronnant notre ardeur fortunée,
Nous devions allumer les flambeaux d'himénée.
Seigneur, pourquoi changer cet ordre, ces aprêts,
Ce sacrifice auguste où je me préparais?
Ah! souffrez qu'aujourd'hui votre Amante affligée
Écarte la tristesse où son ame est plongée,
Et qu'à l'Autel demain, formant des nœuds si doux,
J'aille porter un cœur tout occupé de vous.
Cependant quel que soit le trouble où je me livre,
Je le répéte encor, je suis prête à vous suivre.
Sur votre seul désir je dois régler le mien,
Et si vous l'exigez....

VALDEMAR.

Je n'exige plus rien.
L'on ne me verra point vous faire violence;
C'est à moi de forcer mon amour au silence.
Toutefois je frémis d'un refus odieux,
Plus que je ne devrais, & plus que je ne veux.

Parlez, de ce refus, où ma flame s'expoſe,
M'avez-vous déclaré la véritable cauſe ?
Vous vous taiſez ; vos vœux ne ſeront pas troublés,
Mais vous trompez les miens ; je vous aime,
tremblez.

SCENE IV.

SOPHIE.

QUEL regard pour adieu ſa colere me laiſſe !
Quoi, c'eſt par des ſoupçons, qu'éclate ſa tendreſſe ;
Mais que dis-je ? aurait-on découvert à ſes yeux
D'un pere infortuné l'agent audacieux ?
Saurait-il qu'en ces lieux ſon Amante éperdue
Doit avec lui bientôt avoir une entrevue ?
Mais ce ſoin filial a-t-il dû le bleſſer,
Et de ma piété pourrait-il s'offenſer ?
Non, ſans doute, il l'ignore, & je devrais
peut-être,
Pour raſſurer ſon cœur, le lui faire connaître.
Je tremble. De mon pere il ſait les attentats ;
Mais il ſait mon devoir ; allons, ſuivons ſes pas,
Découvrons-lui l'objet de tant de défiance,
Déclarons.... mais déjà cet Inconnu s'avance.

(Le Théâtre commence à devenir obſcur, & à la fin de la Scene ſuivante il eſt tout-à-fait dans la nuit.)

SCENE

SCENE V.

PETERSON. SOPHIE.

PETERSON.

AH ! je la reconnais à ce trouble preſſant,
Et mon cœur agité me décele mon ſang ;
C'eſt elle.

SOPHIE.

A ſon aſpect mon ame s'eſt émue.

PETERSON.

Mes larmes malgré moi me dérobent ſa vue.

SOPHIE.

Aprochez, contentez mon eſprit alarmé ;
Du ſort de Peterſon vous êtes informé ?

PETERSON.

Oui, Madame.

SOPHIE.

Calmez l'ennui qui me dévore.

PETERSON.

Hélas !

SOPHIE.

Raſſurez-vous, parlez ; vit-il encore ?

PETERSON.

Il vit ; mais tourmenté d'un éternel remord,
Sa vie infortunée eſt une longue mort.

SOPHIE.

Quoi, mon pere eſt vivant, & conſtante à le taire,
La Reine de ſon ſort me faiſait un myſtere.
Où s'eſt-il retiré ?

PETERSON.

Non loin de ces climats.

SOPHIE.

Je veux le voir ; vers lui daignez guider mes pas.
Venez ; malgré l'ardeur d'une flamme immortelle,
La nature l'emporte, & je n'écoute qu'elle.

PETERSON.

Demeurez ; votre pere inſtruit à tout ſouffrir,
A vos triſtes regards craint de ſe découvrir ;
Il connaît votre amour, il ſait votre himenée,
Il bénit la ſplendeur qui vous eſt deſtinée ;
Il craint d'y mettre obſtacle, & j'aporte à vos yeux
Ses ſouhaits, ſes douleurs & ſes derniers adieux.

SOPHIE.

Vous me percez le cœur ; quoi, l'auteur de mon être
Refuſe à mes regards de ſe faire connaître.
Quel outrage ! & comment ai-je pu mériter
Le malheur inouï de m'en voir rejeter ?

PETERSON.

Demeurez ; reſpectez ſa honte & ſa miſere ;
Hélas ! vous méritiez un plus vertueux pere.

SOPHIE.

Ah ! que me dites-vous ? daignez au moins ſonger,
Seigneur, que ce n'eſt point à moi de le juger ;
Qu'il paraiſſe en ces lieux, qu'il vienne, qu'il connaiſſe
Juſqu'à quel point du ſang je reſſens la tendreſſe.
Heureuſe ſi je puis partager ſa douleur,
Et du ſort qui l'oprime adoucir la rigueur.

PETERSON.

Ces ſentiments, malgré le remords qui le preſſe,
De quelques jours heureux vont remplir ſa vieilleſſe.

SOPHIE.

Eh bien, Seigneur, pourquoi refuſer de me voir ?

Ai-je irrité ſes maux, ou trahi mon devoir ?
Peut-il de Valdemar ſoupçonner la conſtance ?
Voit-il avec douleur mon himen qui s'avance ?

PETERSON.

Connaiſſez mieux ſon cœur, ſachez qu'avec plaiſir
Il voit pour un héros ſon ſang ſe démentir.
Puiſſe aujourd'hui Sophie à Valdemar propice,
Du trépas de Roger réparer l'injuſtice.

SOPHIE.

Elle eſt trop expiée, & ces troubles paſſés
Par vingt ans de malheurs ſont trop bien effacés :
Il n'eſt plus déſormais de nœud qui le retienne ;
Enfin, Seigneur, de vous il faut que je l'obtienne.
Menez-moi vers mon pere, & qu'au moins une fois,
De mon cœur attendri je contente la voix.
Il me fuit ; dans mon ſein la nature interdite,
Gémit de l'abandon où je me vois réduite.
Hélas ! votre pitié partage mes douleurs ;
Vous vous attendriſſez, je vois couler vos pleurs,
Du ſang qui parle en moi vous ſentez les alarmes.
Contentez ma tendreſſe, & cédez à mes larmes.

PETERSON.

Embraſſez-moi.

SOPHIE.

Seigneur!

PETERSON.

Adieu.

SOPHIE.

Vous me quittez ?

PETERSON.

Mon trouble me trahit ; fortons.

SOPHIE.

Non, arrêtez.
Vos pleurs m'ont découvert ce que vous vouliez taire ;
Vous me fuyez en vain. Ah ! vous êtes mon pere,
Cher auteur de mes jours !

PETERSON.

Ma fille !

SOPHIE.

Heureux moments !

PETERSON.

Je n'ai pu réſiſter à tes empreſſements ;
Qu'avec plaiſir en toi je vois le caractere,

Les graces, les vertus & les traits de ta mere !
O mon ſang ! mais hélas ! ces moments ſeront courts ;
Je ne veux point troubler le bonheur de tes jours.
Si le ſang nous unit, mon crime nous ſépare ;
A recevoir ta main Valdemar ſe prépare.
Il faut le fuir.

(*Valdemar paraît dans l'enfoncement pendant le dernier vers. Il frappe Peterſon d'un coup de poignard pendant les ſuivants. Sophie fait un mouvement pour retenir le coup. Elle tombe évanouie ſur un ſiege d'un côté, Peterſon de l'autre. Valdemar reſte debout & jete ſon poignard.*)

SCENE VI.

VALDEMAR. PETERSON. SOPHIE.

VALDEMAR.

CE fer t'en ôte le pouvoir.

SOPHIE.

Arrêtez.

PETERSON.

Je me meurs.

VALDEMAR.

Qu'ai-je fait ?

PETERSON.

Ton devoir.

SOPHIE.

Malheureux, dans l'objet de ta noire furie
Reconnais Peterſon, le pere de Sophie.

VALDEMAR.

Ton pere ! juſte Ciel !

PETERSON.

Ne vous imputez rien,
Vous vengez votre ſang en répandant le mien.
Ma mort eſt juſte, hélas ! le Ciel qui m'humilie
Permet que par vos mains elle ſoit accomplie.
Le Sénat, vous & moi, ſommes tous ſatisfaits,
Et je reçois enfin le prix de mes forfaits.

VALDEMAR.

Quoi, c'eſt toi, Peterſon, l'opreſſeur de mon pere;
Ah ! j'ai vengé ſa cendre en comblant ma miſere.

SOPHIE.

Frémis de tes fureurs, frémis de ſon trépas,
Barbare !

VALDEMAR.

J'en frémis, je ne m'en repens pas.

Prens ce fer, venge-toi, que ta main me délivre
Du reproche.....

PETERSON.

Écoutez. J'ai peu d'inſtants à vivre ;
Et le coup qui m'abat me ſera moins affreux
Si je puis en mourant vous réunir tous deux.

SOPHIE.

O comble des horreurs ! ô moment effroyable !

PETERSON.

Aimez-vous. Jouiſſez du deſtin qui m'accable.
Valdemar, de mon ſang accorde-moi ce prix.
Que dans mon meurtrier je trouve encore un fils.
Reſpecte, tu le dois, la volonté derniere
D'un vieillard que ta main prive de la lumiere.
Ne lui reproche point le coup qu'il a porté.
Le ciel me le devait ; je l'ai trop mérité.
Ma fille, ſi ma mort eſt ce qui t'en ſépare,
Plus que lui mille fois tu me ſeras barbare.
Faudra-t-il qu'au tombeau j'emporte la douleur
D'avoir revu ma fille & cauſé ſon malheur.
O mes enfants ! je ſais quel amour eſt le vôtre,
Cédez-lui : tous vos maux ſont vengés l'un par l'autre ;
D'un pere qui vous aime oſez-vous aprocher ;

Vous n'avez déſormais rien à vous reprocher.

SOPHIE.

Qu'ordonnez-vous mon pere? A quel triſte himenée
Forcez-vous votre fille aux douleurs condamnée?

PETERSON.

Je veux voir par mes mains cet himen affermi:
Je le commande en pere & l'attens en ami.
Je vais mourir. Le ciel que ma douleur implore,
Pour ce tendre devoir me laiſſe vivre encore.
Venez, conduiſez-moi vers vos ſacrés autels;
Que j'y trouve la fin de mes jours criminels;
Et que j'emporte au moins la douceur infinie
D'aſſurer le bonheur de qui m'ôte la vie.

VALDEMAR.

O trop chere eſpérance!

SOPHIE.

O douloureux combats!

PETERSON.

Que vos mains, mes enfants, daignent guider mes pas.

SOPHIE.

Seigneur, vous pouvez tout ſur mon ame égarée;
Mais ſouffrez-moi rebelle & non dénaturée.

ACTE V.

SCENE PREMIERE.

CRISTINE. ARVIDE.

CRISTINE.

ARvide, eh bien ! mon fils ?

ARVIDE.

Rien ne manque à ſa gloire.
De l'oprobre des fers il vole à la victoire.

CRISTINE.

Je reſpire, pourſuis :

ARVIDE.

Je vous l'avais promis.
A peine en ma diſgrace avec quelques amis
De ſa priſon fatale ai-je briſé les portes,
Que tous les mécontens groſſiſſant nos cohortes,
Dans le palais bientôt votre fils eſt rentré.
Le ſoldat en tumulte à ſon glaive livré
Et s'armant vainement d'une rage indocile,

Préſente à ſa valeur un triomphe facile.
Cependant Valdemar eſt loin de ſoupçonner
Les périls renaiſſants qui vont l'environner.
Opreſſeur de Sophie aux autels entraînée
Il arroſe de ſang les flambeaux d'himenée.
Près de ce veſtibule eſt un lieu révéré
Qui jadis par Eric fut au ciel conſacré.
Dans l'ombre de la nuit & l'horreur du ſilence,
C'eſt vers ce triſte lieu que ce couple s'avance.
Là s'empreſſe Sophie & ſon amant cruel,
Là paraît Peterſon frapé d'un coup mortel.
L'effroi, le déſeſpoir & la douleur aprête
L'apareil inouï de cette horrible fête.
Le Pontife à l'autel a conſacré leurs vœux.
Le mourant Peterſon les béniſſait tous deux;
Quand ſoudain ſur ſon front la pâleur ſe déploie.
Vainement on accourt, vainement on emploie
Les moyens les plus ſûrs & les plus promts ſécours
De cet art inventé pour conſerver nos jours;
Il meurt, & le trépas reprend une victime
Qu'il ſemblait épargner pour conſommer leur crime.
Ils ſortent. Tout frémit de cet himen affreux
Dont la main de la mort a reſſerré les nœuds.
Adolphe à la faveur des ſiens & des ténébres
Obſervait en courroux ces mouvements funébres.
Quand ſur ſon ennemi précipitant ſes pas,

» Non ce cruel himen ne s'achevera pas,
Dit-il, & dans l'inſtant bouillant de jalouſie
Des mains de Valdemar il arrache Sophie.
De ſa perte irrité Valdemar en fureur
Remplit ces lieux ſanglants de carnage & d'horreur.
La lance d'un ſoldat que le ſort lui préſente
Fait partir de ſes mains la mort & l'épouvante.
Il s'anime; le ſang coule de toute part.
De mourants entaſſés il ſe fait un rempart,
Et la nuit dont l'horreur augmente ſes alarmes
Lui fait contre les ſiens tourner ſes propres armes.
Enfin l'aurore a vu dans ce trouble fatal
Votre fils triomphant pourſuivre ſon rival.
Valdemar conſterné de ſa chûte funeſte,
D'un parti chancelant ranime en vain le reſte.
Tandis qu'en traits de ſang de ſon pouvoir nouveau
Dans le cœur de ſon peuple il imprime le ſceau,
Tous craignent ſes tranſports, tout fuit, tout abandonne
Ce palais déſaſtreux que le meurtre environne.
Perdez votre ennemi, vengez un fils & vous;
En cet inſtant heureux tout le livre à vos coups.
Venez, Reine.

CRISTINE.

Ah volons! Ton zele, cher Arvide,

Ton utile amitié de mon bonheur décide.
Marchons. Mais quel tumulte en ces lieux répandu,
Quels pas précipités, hélas ! tout eſt perdu.
C'eſt mon fils.

(*Adolphe entre par un côté du Théâtre tenant Sophie, avec quelques ſoldats en déſordre.*)

SCENE II.

CRISTINE. ADOLPHE. SOPHIE. SOLDATS.

ADOLPHE.

DANS vos mains je viens mettre Sophie.

SOPHIE.

Conſommez mon outrage en m'arrachant la vie,
Inhumains.

CRISTINE.

Cher Adolphe, où portez-vous vos pas
Avec tant de déſordre & ſi peu de ſoldats?
Où courez-vous ?

ADOLPHE.

Je fuis. Tout a changé de face.

De Valdemar vainqueur rien n'arrête l'audace.
Je voulais dans son sang laver tous mes malheurs;
Mais le jour renaissant lui rend ses défenseurs.
Il marche sur mes pas : dans ce moment funeste
Lui vendre cher ma vie est tout ce qui me reste.

CRISTINE.

Vous me faites frémir, Adolphe écoutez-moi,
(*Elle parle bas à Adolphe.*)

SOPHIE.

Objet toujours présent de douleur & d'effroi,
O mon pere tu fais sur ta fille coupable
Tomber le châtiment d'un himen exécrable.
Tu me l'as commandé : je ne t'ai point trahi,
Et tu me punis trop de t'avoir obéi.

CRISTINE.

Voilà, mon fils, voilà le parti qu'il faut prendre.
Ce dessein vous alarme & semble vous surprendre.

ADOLPHE.

Vous-même décidez de mon sort malheureux.
Dans l'état où je suis, sais-je ce que je veux ?

CRISTINE.

C'est assez : du tyran je n'ai plus à me plaindre;

Je le verrai ſans honte & l'attens ſans le craindre.

(*A Sophie.*)

Et toi qui vois l'effet d'un amour odieux,
Monſtre que la diſcorde a vomi dans ces lieux,
Toi qui crus ſans péril ravir mon diadême,
Que j'abhorre encor plus que Valdemar lui-même,
Qui combles mes malheurs, qui brûles de monter
Au rang dont un ſujet m'a ſu précipiter,
Par qui toute eſpérance à mon fils eſt ravie,
Je devrais.... mais ma haine à beſoin de ta vie.
Je puis au moins ſur toi dans ce funeſte jour
Venger les droits d'un fils, ma gloire & ſon amour.

Vous, mon fils, dans ces murs que rien ne vous arrête;
Partez, à Valdemar dérobez votre tête.
Dans l'endroit où la mer vient laver le palais,
Vous verrez deux vaiſſeaux à la ſuite tout prêts.
Montez-y, profitez du dernier avantage
Qu'en cet événement ma douleur vous ménage.
J'irai bientôt après, ſur vos pas m'embarquer.
Ce n'eſt point en ces lieux qu'il nous faut attaquer
Le pouvoir abſolu d'un rival implacable
De ce peuple imbécile idole redoutable,
Les Danois indignés vont vous tendre les bras.
Bientôt avec honneur revenant ſur vos pas
D'un bonheur trop conſtant vous pourrez le diſ-
traire,

Et venger.... mais j'entens ſa troupe téméraire.

(*On entend un bruit d'armes derriere le Théâtre & la voix de Valdemar.*)

VALDEMAR.

Qu'on enleve Sophie.

SOPHIE.

O redoutables cris !

VALDEMAR.

Qu'on épargne ſur-tout, & la Reine & ſon fils.

ADOLPHE.

O ciel ! vous l'entendez, pour comble d'infamie
L'outrageante pitié ſuccéde à ſa furie.
Allons chercher la mort.

(*Adolphe avec les ſiens ſe jete du côté qu'eſt venu le bruit.*)

SCENE III.

CRISTINE. SOPHIE.

CRISTINE.

RIEN ne peut l'arrêter.
Sur le fils de vos Rois gardez-vous d'attenter,
Téméraires

Téméraires Suédois, sujets que je déteste,
Et qui me trahissez dans ce moment funeste.

(*Valdemar entre l'épée à la main à la tête des siens. Adolphe se débat au milieu des soldats qui le désarment.*)

SCENE IV.

VALDEMAR. CRISTINE. ADOLPHE. SOPHIE. ARVIDE. SOLDATS.

VALDEMAR.

Soldats, qu'on le désarme & qu'on charge de fers
Et la mere & le fils & leurs soutiens pervers.
Leur Roi que lasse enfin leurs trames criminelles
Laisse au Sénat le soin de punir ces rebelles.

(*On veut emmener Adolphe. Cristine saisit Sophie & lui met un poignard sur le sein.*)

CRISTINE.

Ne te hâte point tant de l'éloigner de moi,
Valdemar, ou voici qui me venge de toi.

VALDEMAR.

Que vois-je? Quoi, Sophie...ah! perfide, ton crime...

CRISTINE.

Traîtres, éloignez-vous, ou voici ma victime.

(*Pendant cette Scene & la ſuivante, les ſoldats de Valdemar ſont retirés au fond du Théâtre. Criſtine tient Sophie d'une main & le poignard de l'autre, qu'elle ne tient point continuellement levé, mais qu'elle aproche du ſein de Sophie lorſque Valdemar paraît vouloir s'aprocher.*)

VALDEMAR.

Ah! barbare.... Arrêtez, intrépides Suédois,
Valdemar a tremblé pour la premiere fois.
Reine, éloigne ce fer dont l'aſpect me déchire,
Rens-mon épouſe, à tout je ſuis prêt de ſouſcrire.

CRISTINE.

Eh bien, commence donc par relâcher mon fils,
Laiſſe-le s'éloigner avec tous ſes amis.

VALDEMAR.

Scélerats qu'en mon cœur je mépriſe & j'abhorre,
Partez. Eh! que peux-tu me demander encore?

CRISTINE.

Qu'Arvide les conduiſe avec des guides ſûrs
Juſques dans les vaiſſeaux qui flotent ſous ces murs.

VALDEMAR.

Allez. Mais dans mes mains laiſſe paſſer Sophie.

CRISTINE.

Il n'eſt pas tems encore. A toi je me confie,
Arvide, conduis-les & reviens promtement
M'avertir en ces lieux de leur embarquement.
Adolphe, ſuis ſes pas.

ADOLPHE.

O mere trop ſenſible!
Vous laiſſerai-je aux mains d'un ennemi terrible?
Penſez-vous qu'en fuyant votre malheureux fils
Puiſſe de la nature étouffer tous les cris?
Quelques tourmens afreux dont ſa fureur m'accable
Je ne ſors qu'avec vous de ce lieu redoutable.

CRISTINE.

N'attendris point, mon fils, nos funeſtes adieux.
Fuis ſans te détourner de ce bord odieux.
Laiſſe la fermeté dans le ſein de ta mere:
J'en ai beſoin: crois-moi, ta préſence l'altere.
Vas, ſans t'inquiéter de tout leur vain effort,
Je ſuis Reine & je ſais commander à mon ſort.
La grandeur que le ciel au front des Rois imprime,
Peut impoſer encor même à qui les oprime.

Je te ſuivrai, te dis-je, & je ne crains rien d'eux.
D'ailleurs, j'ai pour vainqueur un rival généreux;
Son grand cœur doit, mon fils, raſſurer ta tendreſſe.
Vas m'attendre aux vaiſſeaux : je le veux ; le tems preſſe.
Vas chercher des vengeurs chez les braves Danois.
Pars, adieu.

(*Adolphe s'en va avec les ſiens.*)

SCENE V.

CRISTINE. VALDEMAR. SOPHIE.

CRISTINE.

JE l'ai vu pour la derniere fois.
Manes de mon époux que ce perfide outrage
Juſqu'au bout, contre lui ſoutenez mon courage.
Eh bien, fier Valdemar, grand Roi, brave ennemi,
Où ſont ces grands deſſeins, ce courage affermi ?
De tant de foudres vains raſſemblés ſur ma tête,
Une femme, un poignard diſſipe la tempête.

VALDEMAR.

Ah ! c'eſt trop me braver. Frapons.

(*Il s'avance vers Crriſtine*)

CRISTINE.

(Elle remet le poignard ſur le ſein de Sophie.)

N'avance pas.

VALDEMAR. *(Il jete ſon épée.)*

Déteſtable fureur ! fort triſte ! affreux combats !
Toi dont la fermeté ſe refuſe à la plainte,
Toi pour qui je connais la douleur & la crainte,
Pourras-tu déſormais rapeller ſans effroi
Les tourments inouïs que tu ſouffres pour moi ?
Pourras-tu pardonner à ton époux coupable
Toutes les cruautés dont ſon amour t'accable.

SOPHIE.

Va, bien loin de chercher à les juſtifier,
Je veux t'en affranchir & vais les expier.
Oublions les ardeurs d'une flamme trop chere.
Elle a porté tes mains dans le ſein de mon pere.
C'eſt elle qui m'a fait, après tant d'attentats,
Fouler ſon corps ſanglant pour paſſer dans tes bras.
La nature outragée, aigriſſant nos reproches,
Se révolterait trop à tes triſtes aproches.
Mais je t'aime toujours & je dois m'en punir.
Rejette ces terreurs & laiſſe-moi mourir.
Madame, ſi jamais votre cœur m'a chérie,
Couronnez vos bienfaits en m'arrachant la vie.
J'embraſſe vos genoux, décidez de mon ſort,
Et par pitié du moins accordez-moi la mort.

Mes malheurs, mon amour, la vie & ſes alarmes
Ne me promettent plus que d'éternelles larmes.
(*Sophie reſte aux genoux de Criſtine.*)

SCENE VI.

Les Acteurs précédents. ARVIDE.

ARVIDE.

REINE, raſſurez-vous, tous vos vœux ſont remplis :
Sans obſtacle au vaiſſeau, j'ai conduit votre fils.
Rien ne trouble ſa fuite, il quitte le rivage.

CRISTINE.

Il eſt en ſûreté. Pourſuivons notre ouvrage.

VALDEMAR.

Allez joindre ce fils, Madame, & déſormais
Vous pourrez....

CRISTINE.

Maintenant crains-moi plus que jamais.

VALDEMAR.

Quoi, vous me ſoupçonnez quand j'oſe vous promettre....

CRISTINE.

Va, je ſais qu'à ta foi mon cœur peut s'en remettre.
Mais après tant de haine, après tant d'attentats,
Après avoir de ſang inondé mes États,
Après avoir oſé pour braver ta colere
Me priver des douceurs & de Reine & de mere,
Me crois-tu faible & lâche aſſez pour pardonner?
Qui ne craint pas la mort, craint peu de la donner.
Pour racheter mon fils je t'ai promis Sophie.
Tu l'attens, tu l'auras; mais ce ſera ſans vie.
Expire, malheureuſe. (*Elle tue Sophie.*)

VALDEMAR.

O comble du forfait!
O monſtre!

SOPHIE.

Valdemar!.. cher époux!... c'en eſt fait.

VALDEMAR.

Je ſuccombe.

(*Sophie expire dans les bras de Valdemar. Les ſoldats ſortent du fond du Théâtre les armes à la main & fondent ſur Criſtine. Elle ſe préſente fierement à eux.*)

CRISTINE.

Arrêtez, troupe cruelle & vaine;
C'eſt la veuve d'Eric, c'eſt moi, c'eſt votre Reine.

Je ſerai juſqu'au bout maîtreſſe de mon ſort.
Et je vous priverai de l'honneur de ma mort.
(*Elle ſe tue.*)

VALDEMAR.

Elle meurt. Détruiſons les fruits de ſon audace:
La terre avec horreur ſuporterait ſa race ;
Purgeons-la de ce ſang infidele & pervers,
Et pourſuivons ſon fils au bout de l'Univers.

Fin du cinquiéme & dernier Acte.

APPROBATION.

VU, bon. A Lyon, le premier Avril 1768.

Signé PULLIGNIEU.

PERMISSION.

VU l'Approbation. Permis d'imprimer. A Lyon, le premier Avril 1768.

Signé POSUEL DE VERNEAUX.

A LYON, De l'Imprimerie de *PERISSE*, rue Merciere.

390510

LF
S6777v

Sobry, Jean François
Valdemar.
First edition

University of Toronto
Library

DO NOT
REMOVE
THE
CARD
FROM
THIS
POCKET

Acme Library Card Pocket
LOWE-MARTIN CO. LIMITED

UTL AT DOWNSVIEW
D RANGE BAY SHLF POS ITEM C
39 15 18 01 08 018 1